

Je ne tiens plus debout... Le jour où il m'a appelé « fille d'Abraham »

Valérie Duval-Poujol Prédication Eglise de la trinité, Paris 17/02/2021

LECTURES BIBLIQUES

LUC 13, 10-17 (Nouvelle Français Courant)

Un jour de sabbat, Jésus enseignait dans une synagogue.

Une femme malade se trouvait là : depuis dix-huit ans, un esprit impur la tenait courbée et elle était totalement incapable de se redresser.

Quand Jésus vit cette femme, il l'appela et lui dit : « Tu es délivrée de ta maladie. »

Il posa les mains sur elle et, aussitôt, elle se redressa et se mit à louer Dieu.

Mais le dirigeant de la synagogue était indigné de ce que Jésus avait accompli une guérison le jour du sabbat. Il s'adressa alors à la foule : « Il y a six jours pendant lesquels on doit travailler; venez donc vous faire guérir ces jours-là et non le jour du sabbat ! »

Le Seigneur lui répondit en ces mots : « Hypocrites que vous êtes ! Le jour du sabbat, chacun de vous détache de la mangeoire son bœuf ou son âne pour le mener boire, n'est-ce pas ?

Et cette femme, descendante d'Abraham, que Satan a tenue liée pendant dix-huit ans, ne fallait-il pas la détacher de ce lien le jour du sabbat ? »

Cette réponse de Jésus remplit de honte tous ses adversaires ; mais la foule entière se réjouissait de toutes les œuvres magnifiques qu'il accomplissait.

Genèse 16,6ss

Alors Saraï maltraita tellement Agar que celle-ci s'enfuit dans le désert. L'ange du Seigneur la trouva près de la source qui est sur la route de Chour. (..) Il lui dit :Le Seigneur te donnera des descendants en si grand nombre qu'on ne pourra pas les compter. ¹¹ Tu vas avoir un fils. Tu l'appelleras Ismaël, car le Seigneur a entendu ton cri de détresse. Agar se demandait: «Ai-je réellement vu Celui qui me voit?» et elle donna ce nom au Seigneur qui lui avait parlé: «Tu es El-Roï, le Dieu qui me voit.» ¹⁴ C'est pourquoi le puits qui se trouve entre Cadès et Béréed est appelé puits de Lahaï-Roï, ou puits du Vivant qui me voit.

Ps 94 v17-19

Si le Seigneur ne m'avait pas secouru,
je ne serais pas loin du pays du silence.
Chaque fois que je dis: «Je ne tiens plus debout!»
ta bonté, Seigneur, me soutient.
Et quand j'ai le cœur surchargé de soucis,
tu me consoles, tu me rends la joie.

« Je ne tiens plus debout... » Les paroles du psalmiste résonnent, consonnent avec l'actualité. Voilà un constat que beaucoup malheureusement peuvent dire en ce moment, frappés soit physiquement, directement par le virus de la covid, cloués au lit ou terrassés moralement, par la solitude, la détresse économique, la lassitude face à une crise qui dure, use, érode et qui n'est plus, comme on le disait il y a quelques mois, une simple parenthèse qui se refermera vite mais qui devient une vraie bifurcation, notre vie, notre nouvelle réalité. Nous pensons en particulier aux étudiants, aux migrants et aux victimes de violence intrafamiliale dont les confinements ont dramatiquement augmenté le chiffre.

J'ai été invitée à prêcher aujourd'hui en tant que Présidente de l'association *Une place pour elles* qui œuvre dans la sensibilisation face aux violences conjugales, aux féminicides. Dans la Bible, il y a beaucoup de textes qui parlent de violence faite aux femmes, même au sein de leur famille, de leur couple, souvent en toute impunité. Sans être exhaustive, je pourrai citer l'épouse de second rang du lévite (Juges 19,2), violée toute la nuit par des inconnus puis découpée par son mari ; Mikal, fille de Saül, qui fut instrumentalisée toute sa vie, d'abord par son père qui la donne en mariage par calcul à David, puis par celui-ci qui vient la reprendre à un autre homme quand il veut monter sur le trône et la réintègre alors au harem royal ! Ou encore Tamar, la fille de David, violée par son demi-frère Amnon (2 Samuel 13). Il y a Agar, dont nous avons lu une partie du récit, la servante étrangère humiliée par Sara, utilisée comme esclave sexuel par Abraham puis renvoyée par ce dernier dans le désert avec comme seule issue pour elle qui est enceinte la mort (Genèse 16 et 21). Le texte rapporte que Dieu intervient et la bénit, lui faisant une promesse très similaire à celle faite à Abraham (16,10 et 17,2.4). Et là Agar, donne un nom à Dieu. C'est le seul exemple de toute la bible hébraïque où quelqu'un assigne un nom à la divinité. D'autres nomment des lieux ou des autels, mais Agar est la seule à donner un nom au Seigneur qui lui a parlé. Esclave égyptienne, il est probable qu'elle ignorait quel Dieu venait à son secours et par ce moyen, elle pourrait l'invoquer. Dans le désert, elle le nomme « El Roï », « le Dieu qui me voit » (Genèse 16,13). Dieu a vu, a entendu les cris d'Agar. Agar ne tenait plus debout, et Dieu l'a vu.

Plus largement, il y a un certain nombre de textes dans la Bible qui parlent de personnes qui souffrent, et du regard divin sur elles. Il y a notamment une histoire du NT que nous avons entendu, en Luc 13, qui parle d'une femme en très grande souffrance, physique mais du coup aussi psychologique sur laquelle Jésus va poser son regard ; il la voit, et cela va changer sa vie. Elle n'est pas victime de violence conjugale, mais je vous propose d'écouter son histoire comme symbolique de la restauration que Jésus peut apporter dans une vie brisée par la souffrance qui use, qui dure depuis des années.

Cette femme courbée, comme enchaînée par des liens, est à l'image de toutes ces personnes courbées, emprisonnées par le drame de la violence de leur partenaire, brisée par les coups, les insultes mais que Jésus voit. A l'image plus largement de toutes ces personnes qui ne tiennent plus debout, et que le Seigneur veut soutenir, relever, comme dans ce psaume.

Vous avez écouté le texte en Luc 13, je vous propose maintenant d'écouter une narration libre qui s'en inspire.

Le jour où il m'a appelée *filie d'Abraham*

Ce matin-là, à la synagogue, tout le monde ne parle que de cela. Ce tragique accident à Jérusalem, notre capitale, notre ville bien-aimée : la tour de Siloé s'est effondrée ! Dix-huit personnes ont perdu la vie, écrasées au moment de son écroulement ! Quelle horreur, quelle tristesse, toutes ces vies brisées.

Je ne connais pas vraiment cette tour au cœur du rempart de la ville. Je me souviens par contre du temple et de son esplanade imposante : nous y allions en famille chaque année pour la plus grande de nos fêtes, la Pâque.

J'écoute les gens parler de la tour, des victimes. Chacun y va de son explication, pourquoi ce drame s'est-il produit ? C'est toujours comme cela, face à une tragédie, face à un virus, on veut trouver un responsable, un coupable, histoire d'avoir l'illusion de retrouver la maîtrise sur des événements qui nous échappent, qu'on ne contrôle que si peu ! Certains osent parler au nom de Dieu et disent que c'est un châtement divin, un message du ciel, un signe de la fin des temps... mais ces personnes mortes sous la tour, étaient-elles de plus grands pécheurs, étaient-elles davantage coupables que les autres habitants de la ville ? Évidemment non : la souffrance, le mal sont arbitraires ; chercher à trouver une explication ne fait que rajouter de la culpabilisation à la douleur.

Et j'en sais quelque chose...

Pour ma part, il y a bien longtemps que je n'ai pas mis les pieds à Jérusalem ! La faute à ma santé. Voilà dix-huit années que je suis totalement courbée, avançant à grand peine. Je souffre d'une lourde infirmité qui m'empêche de me tenir droite. Mes vertèbres sont comme ossifiées en une masse rigide, ce qui donne à ma colonne une raideur permanente. Je suis tout à fait incapable de relever la tête. Ce que je vois à longueur de journée, d'années, ce ne sont que mes genoux et mes pieds.

Jamais je ne puis redresser les épaules, regarder droit devant moi, marcher la tête haute, debout, droite. Depuis si longtemps je n'ai plus regardé quelqu'un dans les yeux pour un échange face à face ; depuis si longtemps je n'ai plus eu les rayons du soleil sur mon visage ! Et la douleur, intense, incessante, vrillante... aucune position ne m'apporte de soulagement, même couchée, je souffre.

Et les années passant, je constate combien cette maladie finit par affecter aussi ma personnalité. C'est comme si peu à peu, ma posture physique imprimait mon état d'esprit, comme si je m'étais repliée sur moi-même. Peu à peu mon espace de vie s'est restreint, comme mon champ visuel. Je ne peux évidemment plus travailler ni même prendre mes enfants dans mes bras.

L'image qui me vient pour décrire ce que je ressens, c'est celle de liens, comme ceux d'un prisonnier, des fers qui m'enserrent, qui m'empêchent d'être libre de mes gestes, de mes mouvements : je me sens comme empêchée, limitée, liée, oui c'est cela, retenue par des liens qui sont plus forts que moi.

L'un des seuls réconforts que j'ai encore, c'est d'aller à la synagogue le jour du sabbat. Je mets beaucoup de temps pour m'y rendre à cause de mon handicap, mais je tiens à cet effort, chaque semaine, malgré ce qu'il m'en coûte d'énergie. D'abord parce que c'est un lieu convivial, et que les conversations avec les femmes du village me font du bien. Même si ma posture

m'empêche de parler en groupe, il y a toujours une voisine pour venir s'asseoir à côté de moi et échanger des nouvelles.

Mais ce que j'apprécie par-dessus tout, même plus que ces échanges, c'est que cette heure à la synagogue est comme un rendez-vous avec le Seigneur, un moment spécial. Avec les membres de ma communauté, nous écoutons la lecture de la *Torah* : combien j'aime entendre parler de notre Dieu, du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ! Et puis nous chantons les Psaumes, et je me retrouve complètement dans les paroles de notre ancêtre, le roi David. À sa suite, j'aime crier à Dieu comme dans ce Psaume récité ce matin :

« Mon Dieu, délivre-moi, Seigneur, viens vite à mon aide ! Mais que tous ceux qui te cherchent soient débordants de joie, à cause de toi ; que tous ceux qui t'aiment, toi le sauveur, ne cessent de proclamer : "Dieu est grand !" Moi, je suis pauvre et malheureux ; mon Dieu, viens vite auprès de moi ! Mon aide et ma sécurité, c'est toi ; Seigneur, ne tarde pas. » (Psaume 70)

Mais ce matin, une rencontre exceptionnelle a tout changé. J'étais là, dans la synagogue, comme chaque sabbat. Et j'ai entendu qu'on m'appelait. Je n'ai pas pu voir de qui il s'agissait, puisque j'étais prostrée, à cause de ma difformité. Je n'ai pas non plus reconnu sa voix, d'ailleurs il ne m'a pas appelée par mon nom, puisque nous ne nous connaissions pas. Mais juste avant qu'il m'appelle, je sentais que quelqu'un me regardait. C'était lui, il m'avait vue : non pas un regard en passant, ou un regard qui se détourne, qui serait gêné par mon infirmité, mais un regard qui considère, qui se pose, car accompagné d'une vive émotion, d'un élan d'amour.

Cet homme, dont j'appris plus tard qu'il s'appelait Jésus, a alors prononcé ces paroles incroyables : « Tu es délivrée de ta maladie ! » Et tout en me parlant, il a posé ses mains sur moi, un geste tellement tendre et empli de douceur ! J'ai ressenti toute sa bonté, sa bienveillance, combien ma situation le touchait. Mais le plus extraordinaire était encore à venir ; à l'instant, oui à l'instant même, j'ai senti une grande chaleur dans mon dos et j'ai commencé à me redresser : me voilà entièrement debout, droite, la tête haute ! Mon cœur se mit à déborder de louange : le Seigneur Dieu m'a exaucée, il est venu me sauver de ma détresse, comme dans le Psaume ! Oui Dieu est fidèle, comme il l'a été pour nos ancêtres en les libérant de l'esclavage en Égypte, en les ramenant de la captivité de l'Exil à Babylone ! Dieu m'a délivrée à mon tour, il m'a envoyé un Sauveur !

Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là. Je n'oublierai jamais la suite de ses paroles.

À ma grande surprise, j'étais la seule dans toute la synagogue à me réjouir de ce qui venait de se produire. Personne n'osait rien dire parce qu'en fait, le chef de la synagogue semblait ne pas avoir du tout apprécié que ce Jésus me guérisse ! Il a pris la parole, et s'adressant, non pas à Jésus mais à la foule présente, il a dit que cela ne se faisait pas de guérir ce jour-là, puisqu'on était en plein sabbat. Voilà qu'il se met à reprocher à Jésus de m'avoir guérie !

Il est vrai que chez nous ce jour-là, on ne doit faire aucun ouvrage, aucun travail. Mais le chef de la synagogue sait bien à quel point je souffre et depuis si longtemps !

Quand j'y repense, je me dis que ce chef était tellement scrupuleux de respecter le sabbat qu'il nous aurait presque interdit d'entrer à la synagogue de peur que l'on ne viole le sabbat ! Mais Jésus l'a repris sérieusement, en dénonçant son hypocrisie. À la manière de nos maîtres, il a alors rappelé qu'un jour de sabbat il est tout à fait permis de détacher de la mangeoire son bœuf ou son âne pour le mener boire. Et il a ajouté, je ne l'oublierai jamais : « Et cette femme, *fil*

d'Abraham, que Satan a tenue liée pendant dix-huit ans, ne fallait-il pas la détacher de ce lien le jour du sabbat ? »

Bien au-delà de son explication brillante sur le sabbat qui a cloué le bec de ceux qui s'étaient opposés à lui et qui les a remplis de honte, ce qui m'a saisie, c'est la manière dont il m'a appelée, devant tous : *Fille d'Abraham* ! J'avais souvent entendu parler de *filis d'Abraham*, pour désigner les descendants de notre ancêtre, notre peuple, ou bien pour qualifier ceux qui partageaient sa foi. Mais jamais personne avant Jésus n'avait osé donner ce titre à une femme ! Aucun de nos spécialistes des Écritures, aucun rabbin, aucun scribe, n'avait employé cette expression, mais lui l'a fait ! C'est sans précédent, et plus incroyable encore, c'est moi qu'il a choisi d'appeler ainsi ! Non seulement il m'a redressée physiquement, en me guérissant, mais il m'a aussi restaurée dans ma dignité. Désormais je suis une femme debout, dans tous les sens du terme ! Cohéritière de tout ce que Dieu avait promis à Abraham. J'ai de la valeur !

Mon souhait est que cette histoire soit transmise de génération en génération pour encourager d'autres femmes ou d'autres personnes courbées par les injustices, les souffrances de la vie.

Vu le peu de place faite aux femmes dans mon milieu culturel et religieux, je me dis que si l'on raconte mon histoire, on ne rapportera sans doute ni mon nom, ni la ville où j'habite, mais l'essentiel est de le redire : Dieu redresse les vies courbées !

Voilà pour l'histoire de cette femme qui tenait à peine debout, courbée depuis 18 ans, et que Jésus redresse, non seulement en la guérissant, mais aussi en l'appelant *filie d'Abraham*. Il la redresse de son handicap mais aussi de son indignité ; désormais elle sera debout, cohéritière de tout ce que Dieu a promis à Abraham.

Nous pouvons recevoir de texte de plusieurs manières. Si nous nous sentons courbé, si nous ployons physiquement ou psychologiquement, nous pouvons nous identifier à elle et prier que Dieu nous relève, nous aide à nous tenir debout. Il est El Roï, le Dieu qui me voit. Comme à l'époque de l'esclavage en Egypte où il a « entendu les cris de son peuple », comme à l'époque d'Agar où il la rencontre au désert, si nous traversons un désert, si nous nous sentons esclave, courbé par la souffrance, Dieu le sait, Dieu le voit, même si peut-être personne d'autre ne sait ce que tu traverses, mais Dieu lui voit et s'en soucie.

Mais nous pouvons recevoir ce texte comme une invitation à venir en aide à celles et ceux que la vie empêche de tenir debout. Nous pouvons nous laisser utiliser par Dieu pour aider d'autres à se remettre debout. En 1 Corinthiens 3,9 l'apôtre Paul écrit : « Car nous sommes des collaborateurs de Dieu ». L'une des manières qu'a Dieu d'agir aujourd'hui dans ce monde, c'est par les dons qu'il fait aux hommes et aux femmes et qui mettent ces dons au service des autres. Nous sommes les mains, les pieds, les bras de Dieu pour agir en ce monde, témoigner de sa bienveillance, reconforter, secourir, soutenir...

« Je ne tiens plus debout... » C'est bien là aussi le cri de nombreuses victimes de violence intrafamiliales, d'inceste, de violences conjugales. Non seulement c'est un fléau sociétal qui doit toutes et tous nous mobiliser mais certaines de ces victimes sont parmi nous, dans nos Eglises, nos familles.

Tous les deux jours et demi, dans notre pays, une femme meurt sous les coups de son conjoint (ou ex). Un homme tous les 14 jours. Mais ces féminicides ne sont que le haut de l'iceberg. On estime que deux cent vingt mille femmes par an subissent des violences physiques et sexuelles de leur partenaire. Et à ce chiffre-là, il faut encore ajouter les violences verbales, psychologiques, économiques ou spirituelles. D'après les spécialistes, on arrive donc plutôt au chiffre terrifiant d'environ deux millions de femmes victimes de violence au sein de leur couple et quatre millions d'enfants qui sont exposés aux violences conjugales. Ce sont nos sœurs, nos voisines, nos collègues et notre silence les tue.

Rappelons-nous des paroles du pasteur baptiste Martin Luther King, prix Nobel de la paix, pasteur protestant baptiste : « Ce qui m'effraie, ce n'est pas l'oppression des méchants ; c'est l'indifférence des bons. » L'un des drames de la violence conjugale, c'est le tabou, le silence qui l'entoure et cette conférence nous donne l'occasion ensemble de faire reculer l'indifférence dans nos communautés

Je finirai par cette histoire très connue du colibri, cette légende amérindienne, racontée par Pierre *Rabhi* : Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt qui se propage à grande vitesse de village en village, de forêt en forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Ils courent, s'empressent, mais rapidement n'ont plus qu'une hâte : s'éloigner et se mettre à l'abri.

Dans le ciel, un petit colibri s'affaire. Il vole de feuille en feuille, très haut, à la recherche de la moindre goutte d'eau. Dès qu'il en saisit une, au creux d'une feuille ou d'une souche, il la met dans son bec et va la projeter sur le feu. Et le manège recommence, le petit colibri s'affaire, toujours plus rapide et concentré sur sa tâche.

Un des animaux qui l'aperçoit le rappelle à l'ordre « Petit colibri, mais pourquoi t'affaires tu ? Tu vois bien qu'à toi tout seul, tu n'éteindras pas le feu.. »

Et le petit colibri répond : « Je fais ma part ».

Prière

Seigneur chaque fois que je dis comme le dit le psalmiste : «Je ne tiens plus debout!» je vois que ta bonté me soutient. Et quand j'ai le cœur surchargé de soucis, tu me consoles, tu me rends la joie. Tu appelles chacun par son nom, tu restaures chacun dans sa dignité, fils, fille d'Abraham. Tu poses ta main, tu vois chacun de nous, toi de Dieu El-Roï, tu poses ton regard bienveillant sur chacune de nos vies, tu t'intéresses à nous, à ce qui nous a courbés.

Nous te remettons toutes celles et ceux que la vie a courbé, qui se sentent liés, emprisonnés par la maladie, l'exclusion, les violences ; Nous prions particulièrement pour les femmes victimes de violences conjugales, en ce temps de confinement, ainsi que leurs enfants.

Seigneur, tu nous redresses, tu fais de nous des femmes et des hommes debout, coram Deo, devant toi.

Amen

Bénédiction

Que le Dieu de tendresse, qui a levé Jésus d'entre les morts, fasse lever en nous ce qui est mort et nous conduise à la Vie ! Il nous appelle fils d'Abraham, fille d'Abraham et nous relève. Allons dans sa paix.